

## Le pardon est-il possible ?

Mesdames, Messieurs,

Lorsque nous évoquons la possibilité d'une Humanité dans laquelle les êtres humains pourraient vivre enfin heureux et dans la paix, certains de nos contempteurs n'hésitent pas à nous taxer d'angélisme, en affirmant, haut et fort que la violence et même parfois la barbarie seront toujours un trait caractériel irréductible des hommes. Et bien, nous sommes heureusement nombreux à penser le contraire et à refuser d'entrer dans la spirale infernale de la sinistrose actuelle. Ne doutant pas un instant de la perfectibilité de l'homme, mais sachant aussi qu'il faut savoir laisser le temps au temps, nous l'accompagnons du mieux que nous pouvons, et ce soir, une fois de plus, c'est de la vie dont nous allons parler, puisque le thème de ma conférence est : "Le pardon est-il possible ?".

Le pardon, vaste question sur laquelle se sont penchés tant de grands esprits, que vous pardonneriez la prudence avec laquelle je vais l'aborder.

Le pardon, ce sentiment étrange, est-il possible, est-il accessible aux êtres humains, ou n'est-il pas du seul domaine de l'imaginaire, comme une espèce de sentiment onirique, toujours recherché, toujours espéré, mais jamais atteint ?

Lorsque j'ai abordé l'étude de ce concept j'ai été frappé par toutes ces repentances officielles, faites souvent à grand renfort de publicités, parfois outrancières, devenues, il faut bien le dire, comme une espèce de mode.

Pour n'en citer que quelques unes parmi les plus retentissantes, souvenez-vous :

- du chancelier ouest allemand Willy Brandt, qui, en décembre 1970, agenouillé devant le monument élevé à la mémoire des victimes du soulèvement du ghetto de Varsovie, demanda officiellement pardon au nom de son peuple à la communauté juive polonaise
- de Boris Eltsine qui, le 7 novembre 1998, demanda à la population de «comprendre» et de «pardonner» pour les victimes de la révolution d'octobre 1917
- du Japon qui, le 8 octobre 1998, exprima ses excuses pour les souffrances infligées au peuple coréen pendant la colonisation
- et même de celles du pape Jean-Paul II qui, le 12 mars 2000, demanda pardon à Dieu pour toutes les «erreurs, infidélités, incohérences et lenteurs» dont les catholiques se sont rendus coupables au cours des siècles,

et je passe sur beaucoup d'autres excuses encore, comme celles des évêques de l'Eglise catholique, en 1997 devant le monument aux morts du camp de Drancy ou celles, récentes, de Kaing Guek Eav, alias Douch un ancien bourreau des Khmers rouges.

Sans avoir un esprit particulièrement méfiant, je ne peux m'empêcher de penser qu'il ne s'agit effectivement pas, ici, de sincères actes de contrition mais d'attitudes officielles permettant

plutôt de se dédouaner d'erreurs ou de crimes antérieurs ? Ne s'agit-il pas alors d'une hygiène mentale, psychologique, sociale, d'une espèce d'« Ecologie de la mémoire », comme l'appelaient si justement Jacques Derrida ??

Les demandes de pardon de toutes ces collectivités, ne ressemblent-elles pas alors à une espèce de marketing socio-économico-politique ? Mais, qu'elles soient sincères ou qu'elles ne le soient pas, je préfère néanmoins qu'elles aient lieu, plutôt que laisser à la trappe ce que furent leurs fréquents et étourdissants silences au moment où il eut été réconfortant de les entendre dénoncer ce qui était humainement inacceptable.

"Le monde est trop dangereux à vivre - a dit Einstein, non seulement à cause de ceux qui font le mal, mais à cause de ceux qui regardent et laissent faire".

Alors, que penser du pardon ? Est-il possible ou est-il un leurre philosophique, une espèce d'attitude qui somme toute ne ferait que donner bonne conscience ?

Malgré l'approche paraissant si complexe de ce concept et les prises de position souvent passionnelles, parfois irréductibles de certains, je vais néanmoins, à grands traits, en aborder certains aspects pour qu'ensemble, lors de notre discussion, nous puissions en faire progresser la compréhension. A cette fin, je me propose d'adopter le plan suivant :

Après avoir tenté d'en définir le concept, je vais survoler certaines études philosophiques, parmi les plus significatives et bien que je n'en ai pas un goût immodéré, puisque c'est toujours avec retenue que j'accepte de me mettre en scène, je vous parlerai, ensuite, plus intimement de moi, de mon chemin de vie et de ce qui, sous certains aspects, a permis ma résilience.

---

Pardoner, du latin «per donare» offre l'idée de « donner totalement», l'idée d'une extrême générosité. Puis le mot évolue au cours du temps pour signifier maintenant, dans le langage populaire, « remettre à quelqu'un la punition d'un péché». Et dans le contexte judéo-chrétien dans lequel nous évoluons, s'associe, en plus, l'idée d'absolution, comme Dieu qui, dans son extrême bonté, pardonne aux hommes leurs péchés.

Desmond Tutu l'Archevêque du Cap, Prix Nobel de la Paix, en évoquant la barbarie raciale qui s'était déchaînée dans son pays lors de la dictature, disait : «Il faut aller plus loin que la justice, il faut arriver au pardon, car sans pardon, il n'y a pas de futur » *fin de citation*. Qu'entendait-il alors par « futur » ? S'agissait-il du futur politique de l'Afrique du Sud ou plus spirituellement du futur de celui qui accorde son pardon c'est-à-dire, puisqu'il s'agissait d'un prêtre catholique, de son rapport avec Dieu et avec son repos éternel ? Comme il ne l'a pas précisé, chacun de nous donnera, selon sa propre sensibilité, l'interprétation qui lui paraîtra la mieux adaptée.

Le Chrétien récitant « Notre Père », implore Dieu dont le secours lui est nécessaire :

- pour sanctifier son nom,
- pour accomplir sa volonté,

- pour gagner le pain quotidien,
- pour se faire pardonner les offenses qu'il a commises,
- et termine sa prière par une profession de foi : « **comme** nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ».

L'adverbe "**comme**" est ici important, car s'ils pardonnent à ceux qui les ont offensés, ce n'est pas parce qu'ils appartiennent à la communauté des hommes et qu'en tant qu'hommes ils accordent leur pardon à d'autres hommes, mais c'est en fonction de leur rapport avec Dieu dans le cadre de l'enseignement du Christ qui a dit : - « Vous serez parfaits, **comme** votre Père céleste est parfait »,

- « Vous serez miséricordieux **comme** votre Père est miséricordieux »
- « Aimez-vous les uns les autres, **comme** je vous ai aimés »

Ce sentiment religieux répond-il, alors, au concept du pardon ou n'entre-il pas plutôt dans la logique d'une tradition abrahamique, commune aux trois religions du livre : le judaïsme, les chrétiens et les musulmans ? Il s'apparenterait alors à l'excuse, au repentir ou au regret plutôt qu'au pardon.

Accorder, en tant qu'homme, son pardon à d'autres hommes, me semble, en effet, d'une toute autre nature ?

Il ne faut pas confondre non plus le pardon avec un ensemble de concepts d'ordres et de portées différentes, comme : l'oubli, la prescription, la clémence, l'amnistie, la réconciliation, la faiblesse et l'impunité, comme il ne faut pas le confondre, non plus, avec les faux pardons, bien analysés dans le **syndrome de Stockholm** où des parents ont confondu l'adoption et le pardon, en adoptant l'assassin de leur fille ! Il ne s'agit pas alors, évidemment d'un authentique pardon, mais d'un transfert particulièrement dangereux où, inconsciemment, pour conserver un lien avec un être cher, on va le chercher, faute de mieux, jusque chez son bourreau !!

Il ne faut pas non plus confondre le véritable pardon avec ce que vous me permettrez d'appeler le « pardon transaction » au cours duquel le pardon n'est accordé que pour en tirer un certain bénéfice, pour faire en quelque sorte une espèce de transaction, de bonne affaire. Souvenons-nous de la pièce de Corneille dans laquelle Livie, la femme de l'empereur, a incité celui-ci à pardonner à Cinna dans le seul but d'en tirer profit et pour qu'il devienne ensuite le fidèle défenseur de l'empereur. Cette clémence accordée, car c'est plutôt de cela dont il s'agit, Livie confirme son calcul à la fin du dernier acte de la pièce en disant à l'empereur :

- « Après cette action, vous n'avez rien à craindre On portera le joug désormais sans se plaindre Et les plus indomptés, renversant leurs projets
- Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets. »

Éliminons également de nos propos, le « pardon renoncement », qui, comme le définit le Dictionnaire théologique de Louis **Bouyer** est l'acte de tenir pour quitte celui qui est l'auteur d'un dommage,

Le pardon, accordé par des hommes à d'autres hommes, selon moi, n'est rien de tout cela.

Que pensent alors les philosophes qui ont étudié ce concept, parfois durant de très longs mois, en le retournant dans tous les sens ? Vue l'extrême densité de leurs analyses et pour ne pas trahir leur pensée, vous comprendrez que je ne fasse que les survoler.!

Immédiatement s'impose à nous **Jankélévitch**, l'incontournable philosophe du pardon. Résumer sa pensée en quelques lignes serait un exercice périlleux auquel je ne veux pas me livrer. Je remarque néanmoins que son analyse a très nettement évolué au cours du temps.

Dans un premier ouvrage, écrit avant la Shoah, qu'il appelle lui-même un « livre de philosophie », il est assez accueillant à l'idée d'un pardon absolu. pour lequel il revendique une inspiration juive et même chrétienne. Il parle d'un impératif d'amour et d'une, *je le cite*, « éthique hyperbolique », et selon l'analyse que **Jacques Derrida** a fait de ce philosophe : « d'une éthique qui se porterait au-delà des lois, des normes ou d'une obligation. Ethique au-delà de l'éthique, voilà peut-être – dit **Jacques Derrida** - le lieu introuvable du pardon ».*fin de citation*

Puis, depuis la Shoah, les positions de **Jankélévitch** évoluent de façon très significative. Lorsqu'il évoque l'éventualité d'un pardon envers les bourreaux responsables du génocide, *je le cite* : « S'ils avaient commencé dans le repentir par demander pardon, nous aurions pu envisager de le leur accorder, mais ce ne fut pas le cas », *fin de citation*. Il précise alors que la singularité de la Shoah atteint aux dimensions de l'inexpiable. Or pour l'inexpiable, il n'y a pas de pardon possible, du moins pas de pardon qui ait un sens, qui fasse sens, car pour Jankélévitch le pardon doit avoir un sens et se déterminer sur fond de salut, de réconciliation, de rédemption, d'expiation, et même de sacrifice. Pour lui il y a de l'inexpiable dès lors qu'on ne peut plus punir le criminel d'une « punition proportionnée à son crime ». Il dit aussi « irréparable », mot utilisé le 16 juillet 1995 par le Président Jacques Chirac dans sa fameuse déclaration sur la responsabilité de l'Etat français de Vichy dans le crime contre les Juifs : « La France, ce jour-là, accomplissait l'irréparable ». De l'inexpiable ou de l'irréparable, **Jankélévitch** conclut à l'impardonnable selon sa formule devenue célèbre : « Le pardon est mort dans les camps de la mort »

Concernant le grand **Lévinas**, je ne veux pas être iconoclaste, mais permettez-moi, très modestement, d'être en léger désaccord avec lui lorsqu'il dit notamment, *je le cite* "qu'il peut pardonner pour le mal qu'on lui a fait, mais que pour les autres il demande justice" *fin de citation*. Faisons une simple explication de texte. Si, dans la première partie de son affirmation, il ne demande pas de justice pour le mal qu'il a subi, c'est qu'il dit, dans ce cas, pouvoir pardonner. Il ne s'agit pas alors de pardon, mais de clémence, puisqu'il rend quitte le bourreau sans demander à la justice de le punir.

Il rejoint d'ailleurs la position de Jankélévitch et pense, comme lui, que "seules les victimes pourraient pardonner à leurs bourreaux et comme elles ne sont plus là pour pouvoir le faire, alors le pardon est du domaine de l'impossible".

De même que pour **Hannah Arendt**, dans « La condition de l'homme moderne », **Jankélévitch** pense que l'on peut envisager d'accorder le pardon, s'il est possible de punir. « Le châtement, dit Arendt, a ceci de commun avec le pardon qu'il tente de mettre un terme à une chose qui, sans intervention, pourrait continuer indéfiniment » Le châtement favorise donc, en quelque sorte, le lent processus de deuil.

Dans le droit fil de la pensée de **Hannah Arendt**, **Jankélévitch**, de son côté, précise très clairement, *je le cite* : « Il y a un inexcusable, mais il n'y a pas d'impardonnable. Le pardon

est là précisément pour pardonner ce que mille excuses ne sauraient excuser, car il n'y a pas de faute si grave qu'on ne puisse, en dernier recours, la pardonner » *fin de citation*. Jusqu'alors tout va bien, mais il ajoute aussitôt, et ceci, à mes yeux change totalement la donne, qu'il est indispensable pour pouvoir pardonner que deux conditions soient réunies, *et je le cite toujours* :

- « la détresse et l'insomnie du fautif, son repentir, ses remords
- la reconnaissance de sa culpabilité et sa demande de pardon »
- et nous voilà revenus au problème précédent car il ne donne son pardon QUE SI les deux conditions précédentes sont réunies !!

Vous allez penser, Mesdames et Messieurs, chers amis, que décidément je suis insortable puisqu'avec beaucoup d'humilité là aussi, je crois que le grand **Jankélévitch**, même lui, fait parfois confusion entre l'oubli et le pardon lorsqu'il écrit notamment, *je cite* : « Le passé comme les morts a besoin de nous : il n'existe que dans la mesure où nous le commémorons. Si nous commençons à oublier les combattants du ghetto, ils seraient anéantis une deuxième fois. Nous parlerons donc de ces morts afin qu'ils ne soient pas anéantis, nous penserons à ces morts, de peur qu'ils ne retombent, comme disent les chrétiens, dans le lac obscur, de peur qu'ils ne soient à jamais engloutis dans les ténèbres. C'est pourquoi les « survivants » n'ont pas à pardonner à la place des morts ». *Fin de citation*. Il y a là indiscutablement confusion entre l'oubli et le pardon.

Rappelez-vous la fin du récit de **Simon Wiesenthal** lorsqu'à Lemberg, un jeune SS à l'agonie, pour mourir en paix avec sa conscience, lui a confessé ses crimes contre les Juifs lui implorant son pardon. Il ne voulait pas mourir avant qu'un Juif lui ait pardonné, pardon que Wiesenthal a refusé de lui donner. Il est resté ensuite obsédé par son refus, ne cessant de se poser la question philosophico-religieuse : "ai-je eu raison ou ai-je eu tort de lui refuser mon pardon ?"

**Jacques Derrida** pour lequel le pardon et le repentir ont été durant plusieurs années au centre du séminaire qu'il dirigeait à la Sorbonne, a une position beaucoup plus nuancée que celle de **Jankélévitch**.

Je résumerai sa position philosophique par quelques idées forces :

- tout d'abord : chaque fois que le pardon est au service d'une finalité fut-elle noble ou spirituelle, chaque fois qu'il tend à établir une normalité (entre nation, par exemple comme ce fut le cas du repentir du Japon vis-à-vis de la Corée, ou de communautés, comme ce fut pour l'Eglise catholique vis-à-vis de la communauté juive à la suite de la Shoah), alors le pardon n'est pas pur. Je le cite : « Le pardon n'est ou devrait n'être ni normal, ni normalisant. Il devrait rester exceptionnel et extraordinaire, à l'épreuve de l'impossible, comme s'il interrompait le cours ordinaire de la temporalité historique ». (*fin de citation*)
- Il résume aussi l'essentiel de sa pensée sur ce sujet par une belle formule : « Oui, il y a de l'impardonnable - a-t-il écrit - mais n'est-ce pas en vérité la seule chose à pardonner » et précise « qu'il n'y a de pardon, s'il y en a, que là où il y a de l'impardonnable », car « que serait le pardon qui ne pardonnerait que le pardonnable ? » (*fin de citation*)
- Pour lui, le contexte juridique de l'imprescriptible (s'agissant entre autre des crimes contre l'humanité) ne doit pas être confondu avec le concept non juridique de l'impardonnable. Tout en maintenant la notion de crime imprescriptible, on peut

poursuivre devant les tribunaux le coupable de ces crimes, lui appliquer la sentence prononcée tout en lui accordant notre pardon.

- Il s'oppose à une des positions de Jankélévitch en affirmant : « si on ne devait pardonner qu'à celui qui se repent ce serait trop facile, car on pardonnerait alors à un autre qu'à celui qui a commis le mal, on pardonnerait à quelqu'un qui a changé. Pour qu'il y ait pardon il faut au contraire pardonner et la faute et le coupable en tant que tels ».
- Enfin, permettez-moi *de le citer* à nouveau : « Le pardon pur doit être inconditionnel et pour avoir son propre sens, il ne doit avoir aucun sens, aucune finalité, aucune intelligibilité même. Le pardon est une folie de l'impossible ». *(fin de citation*

Voilà donc, en un survol rapide, les réflexions de quelques-uns des grands penseurs qui ont particulièrement étudié ce concept et dont la problématique peut se résumer ainsi : « le pardon est-il de nature humaine et dans l'affirmative, est-il possible à l'homme d'accorder son pardon à d'autres hommes pour des crimes tellement énormes qu'ils ont été qualifiés de « crimes contre l'humanité ? »

---

Je vous avais dit, Mesdames et Messieurs, qu'en troisième partie de ma conférence, ce serait à la lumière de ce que furent certains épisodes de ma vie que j'essayerai de vous exprimer ce que je pense, personnellement, du pardon. Et bien, le moment fatidique est arrivé. C'est donc votre pardon que je sollicite maintenant devant les récits que je vais vous conter.

Après la « marche de la mort » qui terminait dramatiquement ma déportation à Auschwitz, j'ai été libéré à Prague où très malade, j'ai été soigné de longues semaines à l'Hôpital Boulovka, avant d'être en état de regagner la France en avion sanitaire.

Sitôt que j'ai pu me lever, Véra l'infirmière qui s'occupait de moi, m'a fait sortir avec elle, pour me faire marcher un peu dans sa ville. Alors que nous avançons, lentement, dans les rues, nous sommes arrivés sur une place qui avait été bombardée. Des prisonniers, torsés nus, nous étions fin juin 1945 et il faisait chaud ce jour-là, à Prague, ramassaient les pierres qui encombraient la place. Me mêlant aux badauds qui regardaient la scène en souriant, car la victoire avait changé de camp, le gardien qui les surveillait m'a vu. A mon crâne encore tondu, à ma maigreur, aux vêtements civils que l'on m'avait prêtés à l'hôpital et dans lesquels je flottais, je ne revenais pas, à l'évidence, d'une villégiature dorée. Alors, voulant peut-être par le geste qu'il allait commettre, venger symboliquement toutes les victimes du nazisme et croyant apaiser en quelque sorte ma propre souffrance, il a enlevé sa ceinture et a fouetté ces pauvres types en me fixant d'un regard qui semblait me dire : « Tu vois, p'tit gars, je te venge de tout ce qu'ils t'ont fait ». Contre toute attente, je n'ai pas pu regarder calmement cette violence qui m'était insupportable. Les larmes aux yeux, pour des raisons que sur le moment je ne m'expliquais pas, je suis parti aussi vite que mes jambes, bien faibles encore, pouvaient me porter. J'avais l'impression que tout recommençait. Certes, ce n'était plus les mêmes prisonniers, ils étaient allemands ceux-là, ce n'était plus les mêmes gardiens, celui-là était un allié, mais l'arme était la même, même si ce n'était plus la main des SS ou des kapos qui la maniait. Je sortais, à peine de l'enfer où la violence régnait en maître, j'étais devenu, malgré

mes 18 ans, un homme mature ayant appris, là-bas ce que plusieurs vies mises bout à bout ne m'auraient pas enseigné, mais le gamin que j'étais aussi resté, avec ses illusions et sa candeur, ne comprenait encore rien à la vie que l'on appelle normale. Je croyais, qu'après la chute de la démente nazie, le monde serait beau et harmonieux. Je pensais qu'il ne pouvait pas en être autrement puisque la bête immonde n'était plus. Et je voyais qu'il n'en était rien. Bien plus, c'était quasiment de ma faute qu'ils étaient fouettés puisque leur gardien l'a fait, en me regardant fixement, comme s'il me parlait et ne l'aurait pas fait si je n'avais pas été présent..

Plus tard, une fois revenu en France j'ai souvent revécu, dans ma mémoire ce qu'il me faut bien nommer une scène et parfois une idée, ou plutôt un mauvais génie, parmi ceux que nous avons en nous prêts à mordre, me glissait à l'oreille : « Pourquoi es-tu parti si vite ? N'était-il pas normal après tout, que ceux qui ont décimé ta famille et t'ont traité comme une bête, comme un sous-homme, souffrent à leur tour ? ». Chaque fois, aussi vite qu'elle était venue, je chassais cette pensée que je trouvais monstrueuse. Le "chacun son tour" m'était insupportable. Voir brutaliser ces prisonniers allemands ne faisant pas revivre les morts, ma famille brisée, restait une famille brisée.

J'ai ensuite vécu, comme je l'ai évoqué bien souvent, quarante années dans le silence de ce que fut Auschwitz. J'ai essayé, non d'oublier, car comme pensait Jankélévitch c'eut été faire mourir les victimes une deuxième fois, mais de cacher dans un coin de ma mémoire, la barbarie quotidienne de la survie au camp, afin d'essayer de mener une vie normale d'homme ordinaire.

Et puis, il y a vingt-six ans, grâce à l'intervention et à l'insistance affectueuse d'une de nos amies, professeure d'histoire dans un grand lycée parisien, j'ai commencé, auprès des enfants des écoles, tel un compagnon du Tour de France, ce que j'ai appelé mon « Travail de mémoire ». J'ai pris mon bâton de pèlerin et avec comme viatique tout ce que j'avais appris là-bas, je suis allé vers eux, dans leur classe, à la quête d'un dialogue au cours duquel je tente d'apporter une réponse aux diverses questions qu'ils se posent.

Presque chaque fois l'un d'eux me demande si j'ai pardonné à mes bourreaux, question à laquelle je réponds, depuis le début, et sans hésiter, invariablement par l'affirmative, puisque c'est ainsi que je le ressens. Mais je dois vous avouer que, jusqu'à ces dernières années, jusqu'à ce que je m'approche de la compréhension de ce qu'était, pour moi, le pardon, je trouvais ma réponse stupide et non fondée. Comment pouvais-je pardonner à l'histoire ? C'était absurde !! Elle fut ce qu'elle fut et personne n'y pouvait rien changer.

Et pourtant, sans que je comprenne pourquoi, il m'était impossible de répondre autrement.

Si j'avais eu le confort d'être croyant, tout aurait été clair et facile. J'aurais trouvé dans les certitudes religieuses les réponses à mes incertitudes, mais croyant, je ne l'étais pas !

Étais-je alors devenu fou, puisque pour Jacques Derrida, « la notion même de pardon est une espèce de folie » ?

Je me suis alors tourné à nouveau vers les auteurs, dont ceux que j'ai déjà cités, et malgré que je me sente assez proche de la pensée de certains d'entre eux, comme **Jacques Derrida**, je n'ai pas trouvé de réponse satisfaisante à mon questionnement personnel, ni à mon espèce de désarroi devant ma certitude d'avoir pardonné et devant l'incertitude de ne pas savoir ni comprendre la nature de ce pardon.

Le pardon est-il alors tout simplement du domaine du ressenti et non de l'explicable, d'un domaine où la raison et la logique n'ont pas accès. Et pourquoi n'y aurait-il pas, après tout, chez l'être humain, un domaine inaccessible à l'explication philosophique ? Un lieu qui serait cette éthique hyperbolique qui, selon Jacques Derrida, comme nous l'avons déjà vu, se

porterait au delà des lois, au-delà des normes et pourquoi pas aussi au-delà des lois philosophiques ?

Seules les victimes peuvent pardonner, disaient Jankélévitch, ne pouvais-je pas alors m'identifier à celles-ci ? L'assassinat de mes parents et de ma petite sœur n'était-il pas mon propre assassinat ?

Que peut bien être ce pardon et que recouvre-t-il, puisque pardonner, ce n'est pas comprendre, excuser ? Comprendre, ce serait réintégrer la faute dans l'ordre d'une nécessité, l'ordre d'une rationalité, ce serait lui donner des raisons, et donc amenuiser ou supprimer la culpabilité du fautif.

Le pardon répond-il à cette image très élémentaire de « Quelle que soit ta demande, je te pardonne pour ce que tu as fait et nous voilà quittes » Est-ce cela le pardon ? Non, bien sûr ce ne peut pas être cela.

Est-ce alors, comme l'exprime **Edgar Morin** : pardonner pour permettre au coupable de s'amender. Pardonner pour rester un être humain. Pardonner pour résister à la cruauté du monde. Pardonner pour briser le cycle infernal de « vengeance-punition ».

Pour importantes que soient toutes ces raisons, pardonner ne peut pas être QUE cela non plus.

Ne serait-ce pas plutôt que pardonner étant l'image du cœur, c'est en quelque sorte repousser l'animalité présente dans chacun de nous et permettre à l'"Homme" que l'on était en arrivant sur terre, de devenir un "Etre Humain".

Et puis restons très modestes et humbles lorsque nous évoquons les réactions des autres et mettant à travers celles-ci nos propres réactions en prisme, ne devenons-nous pas tous, comme a dit le **Mahatma Gandhi**, tout à la fois ombre et lumière, cette ombre qui peut devenir bourreau si nous abaissons notre garde, cette garde dont la fonction majeure est de nous protéger contre nous-mêmes.

Pardonnez, comme le pense **Paul Ricœur**, c'est guérir la mémoire en profondeur, c'est la rendre moins obsessionnelle.

Alors, m'allongeant symboliquement sur le divan de tous ceux auprès desquels je porte témoignage de la barbarie d'Auschwitz et que je transforme en autant de pys involontaires, j'ai fini par trouver, grâce à la qualité de leur écoute, un réel apaisement. Et, malgré le sentiment que je n'arriverai probablement jamais à comprendre, de façon totalement satisfaisante, pourquoi j'ai la certitude d'avoir pardonné ; malgré cette espèce d'insatisfaction relative et inconfortable avec laquelle il me fallait vivre ; malgré la conviction enfin qu'il fallait arrêter de vouloir, toujours, tout expliquer, j'ai essayé de trouver quand même des justifications à ce que représente, pour moi, le véritable pardon, celui qui, hors de tout calcul, se donne sans réfléchir, sans même se rendre compte qu'on le donne

Ainsi sans certitude formelle puisque le doute est toujours présent, je dirai que pour moi, pardonner, c'est n'avoir aucune haine, mère de l'intolérance et du fanatisme, génératrice de violence ; pardonner, c'est être quiet, c'est être en paix avec soi ; pardonner c'est ne pas être habité par la vengeance. C'est ne souhaiter aucune revanche, c'est rompre, selon Edgar Morin le cycle infernal de "vengeance-punition"

Pardonnez c'est se faire, à soi-même un véritable cadeau, en essayant de se placer au-dessus de la mêlée négative des hommes.

Pardonnez loin d'être une faiblesse devient alors une force, car il est plus facile de haïr que de pardonner à ceux qui ont fait le mal.

Pardonne, en ce qui me concerne, c'est le fondement de ma résilience, puisque pardonner c'est enfin sortir psychologiquement des camps en s'insérant dans une vie socialement normale

Pardonne aux auteurs des crimes indicibles des nazis, c'est en plus leur montrer que nous ne sommes plus des victimes, pas plus que nous ne sommes, ce qu'ils auraient souhaité que nous restions, des humains, des sous-hommes.

Pardonne enfin, et ce sera ma conclusion, c'est rendre vivant le message du Mahatma Gandhi : « si tu rends œil pour œil, a-t-il dit, le monde deviendra aveugle »

Je vous remercie de votre attention.

Sam Braun

30 octobre 2010